

Extraits de texte des « Chiens de Mer »

Début du roman :

Au large de Terre-Neuve – 12 septembre 1712

Guillaume Talbeau arpentait lentement le pont de *l'Andacieux*. Le Soleil venait de poindre sur l'horizon et les vents portants propulsaient le vaisseau de guerre français à bonne allure. La tension était omniprésente depuis le début de la guerre de succession d'Espagne, et la France n'avait guère été à son avantage. L'Angleterre et les Provinces-Unies avaient remporté de nombreux combats sur les mers, la France ou l'Espagne beaucoup moins. On évoquait de plus en plus fréquemment la signature d'un traité de paix, mais le roi Louis XIV voulait encore y croire.

Guillaume Talbeau était officier de quart, on n'allait pas tarder à le relever, mais il était consciencieux et désirait toujours faire son travail jusqu'au bout. Il scruta la mer avec sa longue-vue à la recherche d'un point blanc signifiant la présence d'un autre navire sur zone. En pleine exploration, il s'arrêta soudain, ce n'était pas un point blanc qu'il venait de voir, mais deux, et il était trop loin pour voir de qui il s'agissait. Il envoya un matelot prévenir le capitaine, il fallait prendre une décision rapidement. La cloche retentit, sonnait la fin de son quart, mais il resta à son poste.

Quelques minutes plus tard, Gilbert de Noallac, le capitaine, la cinquantaine, les cheveux blanchis par le temps et le regard sévère déboula sur le pont suivi de son second, Nicolas de Guillemain, un solide gaillard de vingt-huit ans au regard bleu vif. De Noallac se saisit de la longue-vue et après avoir brièvement jeté un œil sur l'horizon la passa à son second.

— Je n'ai pas la vue aussi bonne qu'avant, maugréa-t-il.

De Guillemain examina l'horizon à son tour et grimaça.

— Je regrette, mon capitaine, ils sont trop loin, mais j'ai bien peur qu'ils ne soient Anglais.

— C'est aussi ce que je pense, affirma le capitaine.

— Ils viennent de Nouvelle-France, cela pourrait être des trafiquants anglais.

— Probablement de fourrures. Nous savons que les Anglais commercent avec certaines tribus dans notre dos sur des territoires qui appartiennent au roi.

— Que faisons-nous, capitaine ?

Ce dernier jeta un œil à son second qui réagit immédiatement.

— Ils sont légèrement en retrait par rapport à nous, nous allons tenter d'abattre pour couper leur route.

— Et si ce sont deux navires de guerre ?

— Je doute que ce soit le cas, ce sont probablement des navires de commerce.

Talbeau jeta un regard interrogatif à son capitaine.

— Le lieutenant de Guillemain a raison, il y a peu de chances que ce soient deux navires de guerre, mais si c'était le cas, le combat à deux contre un ne me fait pas peur. Et à vous ?

L'enseigne Talbeau blêmit, mais se rattrapa rapidement.

— À Moi non plus, mon capitaine.

— C'est ce je voulais entendre. De Guillemain, restez sur le pont pour la manœuvre, je viendrai vous relever dans une heure ou deux.

Il regagna sa cabine. De Noallac, comme de Guillemain, malgré le jeune âge de ce dernier, en imposait. L'un et l'autre avaient le respect de l'équipage. Talbeau avait vingt et un ans et l'on sentait encore parfois le doute envahir son esprit quand il fallait réagir promptement, mais rien que l'expérience ne pût changer.

L'Audacieux était un vaisseau de troisième rang de deux ponts portant 74 canons qui avait déjà participé à plusieurs combats. Il emmenait avec lui plus de 400 matelots, 70 mousques, 12 timoniers, 18 gabiers, 90 officiers marinières, 12 officiers et naturellement un chirurgien et un aumônier. C'était un bateau fiable, mais qui manquait parfois de vitesse par rapport à des bâtiments plus récents.

Nicolas de Guillemain avait ressenti dès son arrivée les réticences du capitaine de Noallac d'avoir un second aussi jeune. Probablement estimait-il qu'il lui manquait indubitablement l'expérience nécessaire pour le remplacer quand il n'était pas disponible. Il faut dire que devenir premier lieutenant avant trente ans était plutôt rare et il était logique que le capitaine se pose des questions. La rumeur disait qu'il avait eu de la chance pour parvenir à ce poste aussi rapidement ou alors qu'il avait profité d'un soutien haut placé. Lui savait qu'il ne devait rien à la chance ni au parrainage d'un illustre personnage de France. On le disait doté de grandes qualités, mais il savait qu'il devait à présent faire ses preuves. Il examina les voiles et alla voir le maître-pilote.

Deuxième extrait :

Les regards des cinq intrus qui venaient de faire irruption convergeaient à présent tous vers l'individu isolé qui continuait de manger sa soupe comme si de rien n'était. La tension était palpable et les négociants entamèrent une discrète retraite en se dissimulant sous la table. L'un des cinq s'avança vers celui qu'ils dévisageaient et avant que Nicolas ait pu esquisser le moindre geste, un coup de feu retentit, l'abattant net. Nicolas entrevit le canon fumant du pistolet sous la table. D'un geste, le tireur écarta la table et dégaina son épée en criant.

— Pour le roi !

En se levant, le mystérieux visiteur avait dévoilé une partie des vêtements qu'il portait en dessous de la cape sombre qui l'enveloppait, c'était un mousquetaire et Nicolas comprit que son cri n'était qu'un appel à l'aide à son encontre. L'homme avait vu son uniforme et le sollicitait à présent pour le soutenir. Il ignorait qui étaient les cinq individus qui venaient d'entrer, mais d'après leur allure, il avait compris qu'ils vivaient de basses besognes et n'appartenaient pas à un quelconque corps militaire. C'étaient des gens dont on louait les services pour ce genre de travail. Le mousquetaire croisait déjà l'épée avec deux des assaillants. Nicolas dégaina son sabre et se jeta au-devant des deux autres. Bien que leurs épées fussent plus maniables que son sabre, Nicolas compensait aisément ce désavantage par une maîtrise de son arme bien supérieure à celle de ceux qu'il combattait, bien que ces derniers fussent à l'évidence des combattants expérimentés.

Troisième extrait :

Québec, capitale de la Nouvelle-France – Colonie du Canada¹ – 16 décembre 1712

Nicolas n'était jamais venu en Nouvelle-France, mais en avait déjà beaucoup entendu parler. Il savait que le climat rigoureux n'incitait pas à s'y établir et que le peuplement progressait bien plus lentement que dans les colonies britanniques. Il avait également beaucoup entendu parler des incessantes guerres avec les tribus amérindiennes, principalement les Iroquois. Une partie du Saint-Laurent était gelée, obligeant l'*Eugénie* à progresser très lentement, n'ayant hissé que la brigantine et l'un des focs. Nicolas avait remarqué que le lit du fleuve s'était à présent considérablement rétréci, ce qui avait d'ailleurs valu son nom à la ville de Québec, « Képak » en langue iroquoise, tandis qu'ils contournaient une grande île, nommée « Isle et comté de Saint-Laurent² », qui occupait presque toute la largeur du fleuve. Beaucoup d'agitation régnait à présent sur le pont et il comprit qu'il était enfin parvenu au terme de son voyage. En effet, ils ne tardèrent pas à apercevoir Québec, ce qui remplit Nicolas de joie. Sur sa droite, il aperçut l'embouchure d'une rivière bien plus petite que le Saint-Laurent que Grabac lui indiqua comme étant la rivière Saint-Charles. Nicolas apercevait déjà la cathédrale ainsi que le château qui surplombait la ville. On lui avait dit que les hivers de Nouvelle-France étaient plus froids que ceux de l'Est de la France. Il allait à présent pouvoir le constater par lui-même.

Ils mouillèrent devant la ville et apprêtèrent deux chaloupes pour se rendre à terre qui était recouverte d'un blanc manteau, habituel à cette période de l'année. Nicolas fit charger sa malle et les rameurs se mirent à l'action. Il regardait la capitale de Nouvelle-France, elle n'était pas bien grande comparée à Bordeaux, mais symbolisait la présence française aux Amériques. Grabac lui apprit qu'elle comptait 9 000 habitants. À cause des rigueurs de l'hiver, beaucoup de colons étaient repartis en France au bout d'un an. L'arrivée du bateau corsaire n'était naturellement pas passée inaperçue. Ils constatèrent qu'une petite troupe de soldats les attendaient sur la berge. La barque de Nicolas toucha terre et Grabac bondit pour s'avancer au-devant de l'officier qui dirigeait le comité d'accueil.

— Capitaine Charles Grabac, au service de Sa Majesté le roi de France, dit-il en remettant au capitaine des gardes ses lettres de marque.

Celui-ci examina soigneusement les documents qu'il approuva d'un signe de tête. Il reporta son attention sur celui qui accompagnait Grabac qui en profita pour présenter Nicolas.

— Mon ami, Nicolas de Guillemain, est officier de Sa Majesté et souhaite s'entretenir avec le gouverneur.

— Au sujet de Québec ?

— Non, répondit Nicolas, c'est une affaire d'ordre privé.

— Suivez-moi !

¹ À l'époque de la Nouvelle-France, le Canada n'est que la partie supérieure de celle-ci avec au sud, la Louisiane, plus à l'est, l'Acadie et au nord Plaisance (Terre-Neuve et le Labrador). La colonie du Canada ne correspond donc pas géographiquement au futur pays du Canada, qui sera plus grand et dont les délimitations territoriales seront différentes. La colonie du Canada comprenait notamment les territoires situés le long du fleuve Saint-Laurent, ceux se trouvant autour de la Baie d'Hudson ainsi que la région des Grands Lacs.

² Elle sera rebaptisée en 1792 « île d'Orléans ».